
Dozon, Jean-Pierre. – *Une anthropologie en mouvement*

Anne Mélice



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14851>
DOI : [10.4000/etudesafriaines.14851](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14851)
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 22 novembre 2013
Pagination : 951-954
ISBN : 978-2-7132-2389-1
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Anne Mélice, « Dozon, Jean-Pierre. – *Une anthropologie en mouvement* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 212 | 2013, mis en ligne le 06 décembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14851> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14851>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Dozon, Jean-Pierre. – *Une anthropologie en mouvement*

Anne Mélice

RÉFÉRENCE

DOZON, Jean-Pierre. – *Une anthropologie en mouvement. L'Afrique miroir du contemporain*. Versailles, Éditions Quæ, 2008, 272 p., ill., bio-bibl. de l'auteur.

- 1 Le livre de Jean-Pierre Dozon rassemble des articles écrits entre 1978 et 2006. Il serait pourtant réducteur de le considérer comme la simple reprise de textes où chacun puiserait à sa guise selon ses curiosités prioritaires. Les textes repris ici constituent les jalons d'une œuvre en marche dont ils présentent une vision synoptique. Leur articulation redessine un parcours qui trouve son impulsion avec *La société bété. Histoires d'une ethnie*, publié en 1985, pour envisager ensuite une impressionnante diversité d'objets. À s'en tenir au plus objectivement manifeste, l'unité de ces recherches réside déjà dans l'omniprésence de la Côte-d'Ivoire, qui en constitue tantôt le cadre, tantôt le thème proprement dit. De la « monographie villageoise et ethnique » initiale sur les Bété de Côte-d'Ivoire aux réflexions sur les avatars du monde dit de la Françafrique ou encore de « l'État franco-africain » (p. 264), elle se définit elle-même comme une « anthropologie du contemporain » tout uniment occupée de penser l'Afrique en faisant « signe vers notre propre monde ». Le souci de questionner l'actualité s'y soutient d'une démarche qui, se décrivant volontiers comme une « inversion du regard », pourrait sembler apparentée à la conversion phénoménologique du regard, mais qu'on ramènerait à tort à une suspension méthodique du jugement. Si c'est bien à se déprendre des représentations européennes de l'Afrique qu'elle s'emploie, c'est aussi pour, en retour, compliquer les représentations que l'Europe se donne à elle-même de ses propres pratiques sur le continent africain.
- 2 Les textes, au nombre de seize, s'ordonnent autour de quatre questions majeures : la question ethnique, la question de développement, la question sanitaire et la question

identitaire. Le volume se ferme sur une brève biographie intellectuelle et une bibliographie de l'auteur.

- 3 Les trois premiers textes, qui forment la première partie, se resserrent autour de l'ancrage initial du jeune anthropologue chez les Bété. L'atmosphère marxiste qui les enveloppait y commande à une interrogation portant sur diverses figures de la domination. Domination subie par l'Afrique, et surtout par les mondes ruraux africains ; rapports de domination, bien plus déterminants que ceux qu'entretiennent l'aîné et le cadet, de l'homme sur la femme, au sein desquels les éléments patrilinéaires connotent la séparation, qu'exige la domination, tandis que les éléments matrilinéaires connotent la solidarité. Reconsidérés aujourd'hui à la lumière des crises ivoiriennes, ces premiers travaux donnent à voir le processus, lourd d'avenir, de constitution d'une « idéologie d'autochtonie » (p. 55) qui identifie la présence d'allochtones à une « véritable colonisation » et s'érige en un attribut essentiel de l'ethnicité bété. C'est du reste à partir de l'observation de ce village bété que l'auteur fut précisément amené à s'inquiéter de la notion d'ethnie et de sa genèse dans le contexte colonial. La thèse de l'article de 1985, « Les Bété : une création coloniale », se trouve un peu plus tard, en 1989, relancée dans « L'invention de la Côte d'Ivoire ». Une mise en récit y souligne d'un trait fort que l'ethnicité bété coïncide, non avec une entité précoloniale, mais résulte d'« une performance ethnographique de l'État colonial », devenue elle-même un élément déterminant de l'histoire de la Côte-d'Ivoire dès lors qu'« elle s'est ensuite cristallisée au fur et à mesure que se développait l'économie de plantation (à travers la mutualité bété, puis des formations hostiles au PDCI), c'est-à-dire dans un champ de relations sociopolitiques et interethniques dont procède justement l'identité ivoirienne. L'ethnicité bété est donc sous ce rapport tout aussi bien ivoirienne » (p. 209). Cette reprise à nouveaux frais du concept d'ethnie témoigne du soupçon que porte sur ses propres catégories une anthropologie consciente de leur solidarité avec l'*imperium* européen. Comme elle inquiète l'héritage conceptuel, l'inversion du regard entraîne une réévaluation du regard que, de leur côté, les « développeurs » posent sur les « développés ». C'est du reste le même renversement réflexif qui préside chez J.-P. Dozon à la mise en œuvre d'une anthropologie du développement comme à celle d'une anthropologie médicale.
- 4 L'anthropologie du développement, l'auteur l'a menée en même temps qu'il étudiait la société bété. Il participait alors à l'un de ces grands projets d'indépendance alimentaire, dont il constate qu'ils se trouvent dorénavant supplantés par des projets de moindre extension. On pourrait, d'un mot, se risquer à dire à ce propos que comme J.-F. Lyotard a fait de la fin des grands récits la marque de la postmodernité, le « post-développement » (p. 68) aura en quelque sorte pris la relève des grands projets caractéristiques de la modernité. Or, tandis que le projet de développer la riziculture se heurtait à des « obstacles » que les « développeurs » jugeaient irrationnels, l'épreuve du terrain révélait, à l'inverse, l'irrationalité du projet lui-même. Les sciences sociales, déplore l'auteur, sont largement complices de ce point de vue. Inverser le regard, c'est alors s'insurger contre l'asymétrie de ce point de vue, et, retournant le reproche d'irrationalité contre ceux-là mêmes qui le formulent, mettre en évidence leur ignorance des enjeux politiques réels. Dans un premier temps, l'affrontement entre deux logiques passe par un geste de renversement, qui renvoie à l'irrationalité le diagnostic des « développeurs » lui-même. M. Merleau-Ponty, on s'en souvient, évoquait à propos de M. Mauss la perspective de ce qu'il désignait comme « une raison élargie ». Il reste qu'il ne s'agit en tout cas pas ici de postuler qu'une rationalité

économique universelle rendrait compte sans reste des diverses logiques sociales. C'est l'un des acquis de l'anthropologie que d'avoir montré que les logiques sociales excèdent les motivations strictement économiques, et que la sphère de l'économique est essentiellement enchevêtrée à ces autres sphères que sont en particulier la parenté, le pouvoir et le sacré.

- 5 Le passage à l'anthropologie médicale, dans la troisième partie, se fait sans heurt dans la mesure où il obéit au fond à la même démarche. Plutôt qu'une anthropologie de la maladie, c'est une interrogation sur les discours occidentaux sur l'Afrique qu'y mène l'auteur. Ainsi l'accent est-il mis sur ce « personnage phare » que fut Eugène Jamot, dont la doctrine de lutte contre la maladie du sommeil constitue « une véritable leçon de colonisation » (p.126). Les archives éclairent l'actualité : le même schème interprétatif s'applique adéquatement à l'étude de la maladie du sommeil (la trypanosomiase) et à l'étude du sida. En face des présuppositions culturalistes qui grevent les productions discursives de la recherche biomédicale, il faut dresser l'unité de ce qu'avec R. Horton, J.-P. Dozon nomme un « noyau rationnel » interdisant de séparer radicalement prévention traditionnelle et prévention moderne. Depuis l'époque coloniale, une dialectique de la tradition et de la modernité, une ambiguïté, disait G. Balandier, sous-tend « un pluralisme médical » (p. 143). À nouveau, l'inversion du regard permet, dans un second temps, dirais-je, de se retourner vers nos propres sociétés, pour y observer la place que s'y ménage également « un pluralisme thérapeutique » (p.183) accueillant aux médecines alternatives, aux nouveaux mouvements religieux, etc.
- 6 C'est à articuler le religieux au politique que sont consacrées les analyses traitant, dans la quatrième partie, du prophétisme, auquel son nom est définitivement associé. En réalité, le phénomène du prophétisme intervient ici comme une pierre de touche : c'est en effet la Côte-d'Ivoire que thématisent ces derniers articles. Mais, alors qu'elle offre en quelque sorte la « toile de fond » (p. 187) d'une bonne part des analyses réunies dans les autres parties du livre, la Côte-d'Ivoire, et plus précisément la problématique de l'identité ivoirienne, occupe le centre même de cette quatrième partie. Les analyses que J.-P. Dozon développe à propos du « nouveau prophétisme » de Gbahié Koudou réactivent l'idée classique d'un lien entre prophétisme et crise. Ce qu'il appelle « la geste » de Gbahié Koudou, apparaît au milieu des années 1980 comme « singulièrement annonciatrice de la très grave crise qui allait bientôt toucher l'ensemble de la société ivoirienne » (p. 256), entamant le « miracle ivoirien » après plusieurs décennies de pouvoir d'Houphouët-Boigny. La confrontation du prophétisme néo-traditionaliste Gbahié Koudou, qui prenait en somme acte de ce que les promesses du progrès n'étaient pas tenues, avec le prophétisme plus ancien du Libérien W. W. Harris, permet de dégager fortement deux interprétations symétriques et inverses de la modernité. Le prophétisme d'Harris anticipait la « modernité enchantée » de la Côte-d'Ivoire d'Houphouët-Boigny ; celui de Gbahié Koudou allait anticiper son évolution postérieure, et en particulier l'affirmation de « l'idéologie de l'ivoirité » et de « l'autochtonie politique ». Mais dans les deux cas, et s'agissant de Harris plus encore, peut-être, que de Gbahié Koudou, le constat s'impose que ces visions opposées de la modernité témoignaient d'une ambivalence qui, décidément, résistait aux conceptions erronées que l'Occident s'en donnait. En profondeur, en effet, cette modernité continuait d'être travaillée par cela, magie et sorcellerie, dont elle entendait se

déprendre et qui revint à la déstabiliser quand les espoirs mis dans le progrès furent déçus.

- 7 L'un des apports de ce recueil réside dans la réflexion de l'auteur sur son trajet, sur le mouvement le traversant, et qui, plus largement, donne à voir le mouvement qui, depuis les années 1970, anime la recherche en africanistique. Sans jamais faire fi de l'héritage de l'anthropologie, ces études scrutant l'Afrique comme un miroir où se refléterait le monde contemporain, et dont plusieurs sont devenues des références absolument incontournables, s'ouvrent au plus vif de la pensée en cours. Ainsi, l'entreprise commencée dans un champ épistémologique largement marqué par le marxisme, et notamment par le travail de C. Meillassoux, s'éprouve plus tard au contact de la pensée de M. Foucault, et elle s'élabore dans le dialogue avec ses contemporains, dont G. Balandier, bien sûr, qui dirigea sa thèse de doctorat soutenue en 1981, ou encore, parmi bien d'autres, D. Fassin, M. Augé, B. Latour. Outre leur intérêt intrinsèque, ces différents articles esquissent la construction narrative d'une identité personnelle. Un même fil, tiré dans l'après-coup de cette rétrospection, fait apparaître ici la figure mouvante mais ferme d'une anthropologie résolument réflexive et critique.